

# Avant-propos

Béatrix Midant-Reynes

Bien que née au XIX<sup>e</sup> siècle, l'archéobotanique n'a connu — surtout en France — qu'un développement récent. Cette quête d'un monde végétal disparu fait aujourd'hui partie intégrante de toute recherche préhistorique et est de moins en moins négligée de l'étude des périodes historiques.

Elle apparaît en effet tout à fait essentielle pour restituer les premiers chasseurs dans leur milieu, les paysans dans leur terroir, et contribue, avec ses sœurs, la géologie et l'archéozoologie, à la connaissance du paléoenvironnement. Reconstituer le paysage naturel, y appréhender l'impact humain, retrouver l'alimentation des hommes d'alors et son évolution, tels sont les buts poursuivis par ces sciences de l'environnement, longtemps — et à tort — considérées comme « connexes » à l'archéologie.

Les documents écrits des périodes historiques et l'iconographie furent — et restent — une source importante de connaissance; ils n'en méritent pas moins d'être confrontés aux données archéologiques. Car on ne représentait pas tout : l'écrit et l'image sont déjà sélection, ils nous « informent » de ce qu'ils veulent, ce qui, quand bien même nous comprendrions la totalité de leur message, n'englobe pas forcément tout ce que nous voudrions savoir.

La demande est d'autant plus forte que l'on remonte le temps vers ces périodes où ni l'écrit, ni l'image ne sont de quelque support. Dans les ruines que l'archéologue examine se trouvent bien des objets visibles à l'œil : les pots, les outils de pierre, d'os, les

restes d'animaux et ces carcasses humaines, irritantes parfois, émouvantes aussi, mais toujours témoins d'interrogations éternelles. Mais les vestiges sont aussi invisibles, trop petits pour être vus, ils n'en sont pas moins lourds de connaissances. Des spores, des pollens microscopiques émis chaque année par milliards dans l'atmosphère, révèlent un buissonnement végétal là où règne aujourd'hui le désert, des charbons de bois d'un foyer indiquent tout à la fois les arbres présents et les espèces choisies pour le feu, des graines, retrouvées minéralisées ou carbonisées, attestent des habitudes alimentaires et de l'existence de l'agriculture, dont témoignent les transformations morphologiques des espèces. C'est dire leur importance. La « révolution néolithique » passe par elles. Elles permettent de saisir et d'analyser le passage souvent très progressif d'une économie basée sur la chasse-pêche-cueillette à un mode de production fondé sur la domestication des animaux et des plantes. Elles permettront ensuite de suivre l'évolution des techniques agricoles et des habitudes alimentaires. Ce n'est pas rien, l'homme se définissant aussi par ce qu'il mange.

L'agriculture — jusqu'à preuve du contraire — a pris naissance, sur notre continent, en Asie du Sud-Ouest, 9 000 ans avant notre ère. Ses plus anciennes attestations se trouvent dans le sud du Levant, là où poussent orge et blé sauvages. Elle s'est ensuite diffusée dans le « croissant fertile » de telle sorte que les paysans avaient à leur disposition, quelque 6 000 ans avant notre ère, l'engrain, le blé amidonnier, le blé

tendre, l'orge, les lentilles, les pois, les fèves; le lin, les fruits rejoignirent ensuite ce complexe agricole, tandis que la domestication des animaux (chèvres, moutons, bœufs, porcs...) prenait place vers 7 500 avant notre ère.

Or, si la diffusion vers l'Europe de ces nouvelles stratégies de subsistance a fait et fait toujours l'objet d'études et de discussions passionnées, ce n'est que depuis fort peu de temps que les regards se sont tournés vers le Sinaï et au-delà... Les raisons tiennent à la particularité égyptienne, d'une part, aux vestiges archéologiques, d'autre part. Il est devenu à présent banal de dire que, sur cette terre d'écriture, les recherches, depuis Champollion, furent essentiellement consacrées au monde pharaonique. L'histoire de la préhistoire égyptienne, telle qu'on a pu la tracer dans les pages de cette revue (n° 0), montre assez l'intérêt tardif pour ces périodes d'avant les textes. Les fouilles préhistoriques, commencées dans les années soixante par les équipes américaines de F. Wendorf, ont été poursuivies et intensifiées par des chercheurs belges,

polonais, allemands, italiens, français, « couvrant » les millénaires sensibles du passage à l'économie de production, y compris dans le secteur soudanais de la vallée. Si des progrès considérables ont été accomplis, la réponse archéologique — en particulier dans la partie égyptienne de la vallée du Nil — fut quelque peu décevante. Un hiatus apparaît entre les installations épipaléolithiques du VI<sup>e</sup> millénaire (El-Kab) et les premiers sites néolithiques attestés : ceux de Basse-Égypte (le Fayoum et Mérimdé-Benisalâme) qui prennent racines dans le V<sup>e</sup> millénaire. La pauvreté documentaire obscurcit ici encore un peu plus l'étude de la transition : c'est dire le tour de force de tous les auteurs ici présents et que Christian de Vartavan a su réunir pour ce numéro d'Archéo-Nil. Ils montrent par l'exemple ce que l'archéobotanique apporte aujourd'hui à nos connaissances de la très ancienne Égypte. Pour leur généreuse contribution, qu'ils soient tous remerciés.

**Béatrix Midant-Reynes**

